

Avec près de 27 millions d'émigrants, la vie de la Péninsule doit beaucoup à cette Italia all'estero, trop souvent passée sous silence. Cet ouvrage a voulu rassembler les réflexions scientifiques de chercheurs et d'universitaires, mais aussi les témoignages des émigrés eux-mêmes ou de leurs descendants qui ont pris la parole pour raconter cette histoire. Car les récits de vie sont une autre manière d'appréhender le sujet.

ITALIENS 150 ans d'émigration réunit ainsi des contributions d'une grande diversité : analyses, parcours et portraits de ces migrants, depuis leurs régions d'origine - Vénétie, Frioul, Trentin, Émilie-Romagne, Sicile, etc. -, jusqu'aux terres d'accueil, temporaires ou définitives, de France et d'ailleurs.

L'intérêt pour les racines ne découle pas d'une démarche passéiste. Il s'agit, au contraire, de reconnaître la richesse que l'on peut tirer d'une double appartenance. D'autant que l'histoire semble aujourd'hui s'inverser sous nos yeux. Au début du siècle dernier, d'innombrables Italiens démunis s'entassaient sur des paquebots pour partir tenter leur chance outremer ; aujourd'hui, ce sont de frêles embarcations qui traversent la Méditerranée, parce que d'autres peuples espèrent, à leur tour, une vie plus heureuse.

L'Italie fait désormais figure d'Eldorado pour ces étrangers originaires des Balkans, du Moyen-Orient, d'Asie ou encore d'Afrique. À l'heure où la Péninsule est devenue terre d'accueil – et souvent d'ostracisme –, il est important de se souvenir du parcours des migrants d'hier.

# TALLENS

150 ANS D'ÉMIGRATION EN FRANCE ET AILLEURS

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Sous la direction de Laure Teulières

### **AUTEURS**

Marie-Louise ANTENUCCI Michel AUGUGLIORO Enzo BARNABÀ Gualtiero BERTELLI Marie-Claude BLANC-CHALÉARD Florence BOURDOIS-MANFÉ Pierre CADARS Antonio CANOVI Francesca CANTALUPI Maryse CARRARETTO Magali CERONI Mariella COLIN Havet ENNABLI

> Jean Luc DE OCHANDIANO Marc POTTIER Judith RAINHORN Céline REGNARD Matteo SANFILIPPO

Salvatore GIANNELLA Giuseppina SANNA Francesca SIRNA Giovanni GIUSTETTO Anna SOLDANO-MOINE

Frédéric SPAGNOLI Gian Antonio STELLA

Raquel HADIDA

Philippe HANUS

Jean-Luc HUARD

Lino LINCETTO

Aimé MUCCI

Marcel LORENZINI

Melania MAZZUCCO

Stéphane MOURLANE,

Thomas NISPOLA

Gérard NOIRIEL

Claude NORI

Marie-Christine MICHAUD

Jean-Louis LAMBERT

Martine STORTI Laure TEULIÈRES Éric VIAL

Claire VILLAUME-CANFORA Nicolas VIOLLE



Mino FAÏTA

Rocco FEMIA

Gianpaolo FISSORE

Yvan GASTAUT

Jean A. GILI



ÉDITALIE éditions

couy 730x260 indd

150 ANS D'ÉMIGRATION EN FRANCE ET AILLEURS

# Introduction

| Laure Teulières |

Ces personnages qui nous font face, comme émergeant de la couverture, rappellent que l'on parle avant tout d'un peuple de migrants. Des millions d'expatriés, hommes, femmes et enfants, aux parcours et aux destins évidemment fort divers mais qui, tous, ont partagé l'expérience du déracinement, l'espoir d'une autre vie, les contraintes de la mobilité, la nécessité de faire face et de s'adapter, la maîtrise d'une pluralité de cultures et bien souvent de langues, les tribulations — mauvaises et bonnes fortunes — d'un destin d'expatrié...

L'illustration indique ainsi ce qu'est cette nouvelle édition – outre notre fidélité aux talentueux graphistes du collectif ALE + ALE. Décaler délicatement le dessin par rapport à la première parution est notre façon de signifier que ce livre-ci n'est ni tout à fait un autre, ni tout à fait le même. Car pour répondre à la demande de ceux réclamant encore l'ouvrage quand il fût épuisé, nous avons préféré prendre le temps de faire paraître une version très largement revue et augmentée. Autour d'un sommaire repensé, articulé en rubriques plus cohérentes afin d'aborder le sujet sous de multiples aspects.

Un panorama d'ensemble de l'émigration italienne ouvre désormais la lecture, grâce à l'article offert par Matteo Sanfilipo (université della Tuscia à Viterbe) qui dirige le *Centro Studi Emigrazione* de Rome et codirige l'*Archivio storico dell'emigrazione italiana*. Il décrit ce flux à l'échelle de deux siècles d'histoire, dans ses grandes phases et ses différentes polarités, intégrant d'ailleurs dans le cadre les mouvements internes à la Péninsule (du Sud au Nord) qui précèdent



parfois ou parfois se substituent à l'émigration internationale. Parmi les autres textes, certains sont inédits et d'autres ont fait l'objet d'une publication antérieure dans la revue Radici mais méritaient bien sûr d'enrichir ce volume. L'ensemble permet de suivre les Italiens dans leurs pays et régions d'implantation, en France et ailleurs, de les saisir dans l'univers du travail comme dans l'espace domestique, à l'occasion d'événements marquants de l'histoire ainsi que dans la mémoire et les héritages qui la prolongent, à travers le devenir collectif des populations émigrées/immigrées mais en prêtant aussi attention aux parcours individuels rendus par les récits de vie. Italiens 150 ans d'émigration garde ainsi sa vocation et son originalité dans cette nouvelle mouture. Être un livre grand public sur un grand sujet. Ou, selon nos convictions, transmettre l'histoire écrite et expliquée par les meilleurs spécialistes, rendre accessibles leurs récits et leurs analyses à ceux qui voudront musarder dans ces 520 pages.

Ces personnages qui nous font face, plantant leur regard du passé qu'ils évoquent vers le présent où ils nous atteignent, rappellent aussi que, de tous temps, l'histoire de l'humanité a et aura à voir avec les migrants. Sans comparaisons anachroniques ni discours bien-pensants, sans simplisme d'aucun bord ni leçons moralistes, ce livre tel que nous l'avons conçu revendique néanmoins d'accompagner la nécessaire réflexion que l'on peut avoir au regard de l'histoire. Pour que la connaissance des migrations d'hier participe à éclairer ce qui se passe aujourd'hui.





# L'émigration italienne

# à l'époque contemporaine

| Matteo Sanfilippo |

L'émigration italienne a une très longue histoire étroitement liée aux caractéristiques économiques et géographiques de la Péninsule, avancée de terre dans la Méditerranée telle un pont entre le Nord et le Sud, passage presque obligé entre l'Est et l'Ouest.

Avant même que l'Italie devienne une seule nation, de grands flux migratoires entrant et sortant l'ont traversée. Ces courants, souvent de nature très diverses, ont contribué à brasser des groupes d'origines variées et en mouvement pour des raisons divergentes. Les exils politiques et religieux, les guerres, les famines, les travaux itinérants, les entreprises marchandes, les transformations naturelles et les cycles d'expansion et de dépression économique ont engendré, dès le Moyen Âge, un mouvement continu qui, au fil du temps, a pris la forme de migrations internes au sein de la Péninsule et de migrations transalpines ou outremer.

Pour cerner correctement l'émigration italienne à partir de l'unification politique du pays en 1861, ou plus précisément les flux enregistrés par les statistiques à partir de 1876, nous devons toujours garder à l'esprit ce qui s'est passé au cours des siècles précédents : en effet, juste après l'unification, les modalités déjà adoptées pour se déplacer à l'intérieur et à l'extérieur du pays ne changent pas. De plus, bien que ceci ne nous intéresse pas directement ici, nous devons considérer que les migrations italiennes internes et externes ont interagi avec les

migrations vers l'Italie, se combinant parfois avec elles, spécialement lorsque celles-ci constituaient une étape de départs vers des destinations multiples ou bien contribuaient à la mobilité à l'intérieur de la Péninsule. Dans ces cas, les immigrés pouvaient s'ajouter aux Italiens lors des déplacements d'une ville italienne à l'autre, ou ils pouvaient conseiller de nouvelles destinations hors du pays.

# Les circulations migratoires de l'époque moderne

Giovanni Pizzorusso, le plus grand spécialiste des migrations en Italie à l'époque moderne, a expliqué que, du XIV<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle, certaines grandes zones ont engendré des migrations régulières et répétées qui ont duré presque jusqu'à nos jours, il suffit de penser à la descente dans la vallée depuis l'arc alpin et à la mobilité agricole dans l'Italie centro-méridionale. Dans certains cantons, ces déplacements ont induit des pratiques séculaires et transformé de manière significative la mentalité des individus et les stratégies démographiques et économiques des familles. L'analyse attentive

■ Des familles entières contraintes d'émigrer à l'étranger attendent le départ, installées sur de misérables bagages à la gare Termini de Rome. Photographie de 1890 environ. de ces expériences met en évidence des constantes qui demeurent inchangées au Bas Moyen Âge et à l'époque moderne. Premièrement, nous devons rappeler les déplacements saisonniers ou, du moins, temporaires des montagnes vers les plaines italiennes et européennes. Deuxièmement, nous devons remarquer à l'intérieur et à l'extérieur de la Péninsule les mouvements de main-d'œuvre spécialisée, même si souvent cette spécialisation est paradoxalement liée à des secteurs peu qualifiés du marché du travail, comme le portage. Troisièmement, il faut constater que la nécessité de migrer ne semble pas traumatiser ceux qui doivent partir, même dans les cas dramatiques des réfugiés politiques (à partir des expulsions des Communes médiévales) ou religieux (des vaudois, des protestants, des juifs). Et, quatrièmement, nous ne devons pas oublier que les départs et les retours s'appuient sur des liens sociaux : à quelques exceptions près, l'émigration n'est pas un phénomène individuel, elle est au contraire décidée au sein de la famille qui met en jeu des alliances de sang ou de voisinage et des ressources économiques pour aider ses membres déjà partis. C'est précisément en raison de son lien avec le cycle familial que chaque migration prévoit un retour : on part jeune pour reprendre ensuite sa place dans la famille à l'âge mûr.

Les mécanismes que Pizzorusso met en évidence marchent parfaitement jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand certaines nouveautés voient le jour. Avec, notamment, l'augmentation des migrations définitives, car l'accroissement de la population de la Péninsule ne va pas de pair avec la production dans les campagnes. Au Nord comme au Sud, les anciens réseaux évoluent, les migrations définitives remplacent les temporaires, et les migrations de quelques années remplacent les saisonnières. Il devient donc difficile de maintenir un équilibre entre les zones de départ et les zones d'arrivée. En outre, les itinéraires se font plus

longs et complexes, on va par exemple en Russie ou aux Amériques. De nouveaux métiers se développent, et certains travailleurs itinérants qui, auparavant, s'adonnaient au colportage, voire à la mendicité, se spécialisent dans des secteurs qui deviendront typiques: le divertissement (également ambulant), la restauration et l'hôtellerie.

### De nouveaux flux au XIX<sup>e</sup> siècle

Une période politique importante, allant de la Révolution française à l'époque napoléonienne, à cheval entre XVIIIe et XIXe siècle, modifie de manière structurelle les flux migratoires italiens. Les différentes phases de la domination française en Italie génèrent un nombre important d'exilés politiques qui s'installe en France et inaugure la tradition de l'exil politique qui se poursuivra pendant tout le Risorgimento, se prolongeant vers les Amériques, rejoignant les flux migratoires et suivant leurs dynamiques. Par ailleurs, les préfets de Napoléon encouragent les travaux publics en Italie du Nord et y attirent ainsi des travailleurs venus d'autres régions. Une fois les travaux finis, cette maind'œuvre se déverse dans l'Europe centrale et occidentale ou continue à circuler en Italie du Nord, bouleversant le modèle précédant qui voyait les gens du Nord migrer à Naples ou en Sicile. Dans cette phase, il est important de remarquer non seulement les interactions entre migration économique et migration politique, mais aussi les conséquences de la fin des guerres napoléoniennes, avec l'immense armée française en déroute dans la moitié de l'Europe et qui se disperse en milliers de flots migratoires, touchant aussi l'Italie.

Dans les années 1850, Gênes représente l'un des principaux carrefours migratoires et dessert un arrière-pays très vaste qui comprend le triangle des Apennins entre Ligurie, Émilie et Toscane, ainsi que les campagnes piémontaises, lombardes et vénitiennes. Avant même

l'Unification, des travailleurs italiens aux spécialisations les plus variées voyagent à travers l'Europe et ensuite vers les Amériques. Vers 1850, on migre de la zone de Biella vers la France et, de là, vers l'Espagne et le Nouveau Monde. Le royaume des Deux-Siciles voit plutôt partir des musiciens, des conteurs et des jongleurs qui traversent toute l'Europe, de Moscou à Madrid. On ignore les modalités exactes de ces déplacements comme les raisons précises qui poussent des populations à franchir l'océan Atlantique, mais il faut garder à l'esprit qu'à partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les journaux et les magazines propagent le mythe du continent américain, terre d'avenir et de richesse. Nombreuses sont donc les personnes qui commencent à préférer les lointaines Amériques, dans l'espoir d'obtenir un succès inimaginable sur le Vieux Continent.

La relation entre les flux de nature politique et de nature économique est évidente aussi pendant le Risorgimento : la dimension de l'exil est fondamentale non seulement pour comprendre développement des émeutes Risorgimento, mais aussi pour reconstruire les trajectoires des expatriations des Italiens, qui suivent les voies tracées par Giuseppe Mazzini et Giuseppe Garibaldi. Ce sont les anciens détenus des émeutes anti-autrichiennes qui ont inauguré l'ère des émigrations politiques de masse, notamment ceux qui avaient été prisonniers dans la prison du Spielberg, très rapidement suivis par les quarante-huitards en fuite. En général, ils optent tous pour l'Europe (Paris, Bruxelles, Londres), mais ils ne dédaignent pas pour autant les Amériques (Buenos Aires et New York).

# La grande croissance de l'émigration post-unitaire

Dans les années qui suivent l'Unification, les problèmes économiques de nombreuses régions encouragent les mécanismes de départ

déjà en cours. La migration massive de la fin du siècle est le point culminant d'un processus commencé depuis longtemps, et elle en garde certaines caractéristiques, dont la tendance à rentrer, peut-être pour repartir et revenir encore. Le départ est considéré non seulement comme une réponse face à la nouvelle conjoncture économique, mais aussi pour l'anticiper. On ne part pas parce qu'on vit dans la misère, mais parce qu'on craint de s'y retrouver.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle la maind'œuvre excédentaire de la plaine du Pô migre en France et en Belgique ou, plus rarement, en Suisse et en Allemagne. Ces migrants comptent rassembler le plus rapidement possible un capital pour acheter des terres dans leur région d'origine. Les paysans de la Vénétie, du Trentin, du Haut-Adige et du Frioul migrent plutôt vers l'Amérique Latine, où ils cherchent

## On ne part pas parce qu'on vit dans la misère, mais parce qu'on craint de s'y retrouver.

et trouvent des terres et d'où il ne souhaitent pas partir, les régions de départ étant trop appauvries après la séparation de l'empire autrichien. Enfin, les petits propriétaires du Sud évincés du marché ou acculés par les impôts, se dirigent vers les deux Amériques, imités par quelques flux d'Italie centrale. Ils conçoivent des stratégies multiples dans le but de rentrer un jour au pays, de la vente de leurs terrains avec possibilité de rachat à la collaboration économique de toute la famille pour envoyer un parent en éclaireur. Parallèlement, subsistent et même se consolident les anciens courants liés à un métier, notamment parmi les ouvriers spécialisés de l'Italie du Nord. À ce stade, l'exil acquiert une nouvelle dimension destinée à se prolonger au XX<sup>e</sup> siècle : après les factions bannies des communes médiévales ou





■ Page précédente, groupe d'émigrants sur le quai d'Ellis Island attendant d'être transportés à New York, octobre 1912. des états régionaux de l'époque moderne, après les exilés du Risorgimento, ce sont les représentants des nouveaux mouvements sociaux qui partent. Les vaincus des « Faisceaux siciliens », mouvement politique d'inspiration démocratique et socialiste, et des mouvements pour la terre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sont accompagnés par les socialistes, les anarchistes et, après 1921, par les communistes pour former des poches de résistance politique et sociale à l'étranger. Dans certains cas, la motivation politique renforce la motivation économique comme cause concomitante des flux migratoires et elle en suit les voies ; dans d'autres cas, ce sont des individus seuls qui privilégient cependant des parcours désormais pluriséculaires ; il suffit de penser à la France qui, depuis les XV<sup>e</sup>-XVIe siècles, accueille les exilés italiens, tout en réagissant parfois avec virulence au moment de leur arrivée.

Les vingt ans de fascisme sont caractérisés par la tendance à s'installer en France, pour ceux qui partent du Nord de l'Italie, ou dans les régions centrales et méridionales de la Péninsule pour ceux qui partent du Sud.

Les quinze premières années du XX° siècle voient une augmentation des départs, mais la guerre impose un arrêt, au moins partiellement, et provoque surtout le retour précipité de nombreux émigrés. Le grand nombre de retours dû à l'éclatement du conflit est le fruit de la crainte de ne plus pouvoir rentrer à cause des affrontements et de la ruée vers l'enrôlement pour défendre sa patrie. Dans tous les cas, le conflit n'interrompt pas les déplacements dans les pays européens, ni même dans les pays rivaux, tant et si bien que les Italiens conti-

nuent à chercher du travail sur les territoires autrichiens et allemands. En outre, la paix stimule immédiatement l'exode. Cependant, à la fin des années 1910, le climat international se détériore sensiblement pour ceux qui désirent s'expatrier.

### Migrer durant le Ventennio fasciste

La fermeture des débouchés migratoires américains d'abord (la principale loi restrictive en matière d'immigration est votée aux États-Unis en 1924, mais elle est bientôt suivie par d'autres pays américains), et la grande crise de 1929 ensuite, ralentissent la diaspora et mettent un terme de façon définitive à la mobilité traditionnelle faite de départs et retours réitérés, tandis que le contexte politique italien change. En effet, les vingt ans de fascisme, mis à part les tentatives infructueuses d'émigration coloniale et l'exil politique, sont caractérisés par la tendance à s'installer en France, pour ceux qui partent du Nord de l'Italie, ou dans les régions centrales et méridionales de la Péninsule pour ceux qui partent du Sud. Au même moment, l'assainissement des marais pontins dans la région du Latium et en Sardaigne entre autres, ainsi que la migration planifiée dans ces zones de personnes provenant des Marches et de la Vénétie engendrent d'autres déplacements internes et de nouvelles agglomérations urbaines, comme les centres de Latina et de Carbonia. La tendance, toujours plus accentuée, à s'installer en ville marque alors une rupture complète avec la tradition migratoire précédente et elle anticipe ce qui se concrétisera après le conflit, à savoir le dépeuplement des montagnes, des collines et même des plaines. De plus, le verrouillage de plusieurs communautés à l'étranger – par exemple américaines mais aussi françaises, dont les membres migrants antifascistes ne peuvent retourner dans leur pays - cristallise des phénomènes déjà existant et contribue à l'essor des *Piccole Italie* qui seront, après la Deuxième Guerre mondiale, un pôle d'attraction non négligeable.

Le Ventennio se révèle être une époque charnière, injustement ignorée par de nombreux chercheurs. Aux mots et aux initiatives officiels pour lutter contre les départs pour l'étranger et contre l'urbanisation correspond en effet une réalité bien différente. Du point de vue fasciste, l'émigration est une honte nationale qu'il faut combattre. Dans ces conditions, le départ vers l'étranger est blâmé et l'on tente de la récupérer en parlant « d'Italiens à l'étranger ». Mais cette propagande politique n'a que peu d'effet auprès de ces derniers. Une partie des nouvelles communautés à l'étranger est composée d'antifascistes qui ne veulent et ne peuvent de toute façon rentrer. Par ailleurs, les autres migrants sont prêts à tirer profit des initiatives du régime, mais ils ne sont pas disposés à sacrifier leur réussite personnelle. Dans tous les cas, l'activité des Faisceaux à l'étranger fait comprendre aux Italiens qu'à l'extérieur de l'Italie, il est possible de réussir, ce qui ne ralentit pas les départs. Parallèlement, les autorités déplorent la tendance à abandonner la campagne, mais toutes les initiatives fascistes visant à restructurer les grandes villes font d'elles des aimants migratoires. Parallèlement, la bonification des terres redistribue la population, déplaçant la diaspora de la Vénétie et de la Romagne vers la Sardaigne et les marais pontins et l'installant dans les villes qui y ont été fondées. Pour finir, c'est encore le régime qui planifie avec l'allié nazi la reprise de l'émigration en Allemagne.

### L'après Deuxième Guerre mondiale

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les flux vers l'Europe et vers l'Italie du Nord reprennent de façon désordonnée en raison de l'interaction précaire entre situation interne difficile et demande extérieure. En effet, l'Italie, détruite, doit être reconstruite, mais les autres nations manquent de main-d'œuvre. Le développement de l'émigration clandestine, qui restera une constante dans la diaspora italienne jusqu'à notre millénaire met en évidence ces difficultés.

Durant les années 1946-1948, les pays d'Europe occidentale sont la destination privilégiée de l'émigration italienne. En 1949-1950, les départs pour l'Europe diminuent tandis qu'ils augmentent pour l'Amérique latine et l'Australie. De 1951 à 1955, les destinations européennes, notamment vers la France et la Belgique, reprennent de l'importance, que ce soit de façon légale ou illégale. Pendant la deuxième moitié de la décennie, ce flux diminue alors que celui vers la Suisse et l'Allemagne augmente mais il devient presque exclusivement saisonnier. Quoi qu'il en soit, l'Allemagne prend progressivement de l'importance grâce à un accord sur l'émigration signé en 1955 par l'Italie et la République Fédérale Allemande. La signature de ce traité a d'importantes conséquences juridiques et législatives et elle est le point de départ de la gestion communautaire de la main-d'œuvre circulant en Europe occidentale. Quant aux déplacements vers la Grande-Bretagne et les pays ne faisant pas partie de la Communauté, ils sont moins importants et moins réglementés. Simultanément, on assiste à des mouvements frontaliers de la Ligurie à la France et à la Principauté de Monaco, de la Lombardie à la Suisse. En réalité, la migration pendulaire de part et d'autre d'une frontière ne concerne pas seulement deux villes, elle a souvent pour antécédent un déplacement d'une autre région italienne ; ainsi, les centres historiques des petites villes proches de la frontière avec la France sont repeuplés avec les Italiens du Sud. Entre temps, en effet, les migrations internes sont supérieures aux migrations vers l'étranger sur le plan quantitatif, et elles sont devenues l'élément essentiel de la mobilité italienne. Cette primauté génère un



phénomène tout à fait nouveau : l'émigration italienne à l'étranger est vouée comme toujours au retour, d'autant plus que, dans les années 1960, elle est souvent saisonnière ou de toute façon pour une courte période, mais le retour ne se fait plus désormais dans la ville d'origine mais bien dans le triangle industriel italien, à Rome ou encore dans la région de Pescara, dans les Abruzzes, qui semblent destinées à une croissance rapide.

La diminution des départs vers l'étranger fait face, à partir des années 1960, à une massification des déplacements internes du Sud au Centre-Nord. Jusqu'en 1958, l'exode méridional était en effet attiré par l'Europe, les Amériques et l'Australie, et il avait constitué la masse des migrations transocéaniques, tandis que les mouvements internes restaient ceux de la campagnes vers la ville, de la Vénétie au triangle industriel, des Alpes orientales à celles occidentales. Le seul changement de relief a été l'évolution de la Vénétie, région moteur de l'émigration vers l'étranger, devenue une région championne de la mobilité interne. Entre 1958 et 1963, les déplacements du Sud au Nord augmentent de façon exponentielle. Au milieu des années 1960, ce flux est marqué par une petite pause, mais il explose à nouveau en 1967 et il change ainsi définitivement le visage du pays. Rome, qui profite de ces transformations, draine régulièrement des migrants issus d'un vaste bassin, non seulement méridional, mais aussi de Bologne et de toute l'Émilie, ainsi que du Nord de la Toscane et de la Ligurie du Ponant. Dans ces derniers cas, on allait souvent d'une zone rurale à une autre pour finalement travailler dans l'agriculture intensive de la plaine padane ou la floriculture ligure.

# L'inversion du profil migratoire de l'Italie

À partir des années 1970, les migrations internes et externes diminuent et le retour au pays

augmente en flèche, souvent avec la tendance déjà évoquée à s'installer dans une ville différente de celle d'origine. En 1973, pour la première fois depuis plus d'un siècle, l'Italie présente un solde positif dans les statistiques sur l'émigration : en effet, les retours sont légèrement plus nombreux que les départs. Même les mouvements frontaliers diminuent et, dans la décennie suivante, ils seront réduits de moitié. Toutefois, la mobilité au sein de la Péninsule ne s'arrête pas pour autant, et la mobilité extérieure n'est pas effacée; outre un flux régulier de techniciens et d'ouvriers spécialisés vers les pays développés, mais aussi le Tiers-Monde, on note aussi des vagues successives de départs « politiques ». Si, pendant l'après-guerre, les fidèles à l'ancien régime fasciste étaient partis les premiers, suivis par les perdants des luttes pour les terres, ainsi que par un groupe qui voulait contribuer à l'édification du socialisme en Europe centro-orientale, on assiste ensuite au départ d'une bourgeoisie aisée, qui craint l'instabilité italienne et privilégie des pays plus sereins comme le Canada et l'Australie, ainsi qu'à la fuite de terroristes, de droite et de gauche, impliqués dans l'effondrement de leurs espoirs subversifs respectifs, les premiers en Amérique latine et les seconds en France.

En même temps, la diminution des départs d'Italie coexiste avec l'évolution des communautés italiennes à l'étranger. Comme dans les années 1920-1940, ces dernières se transforment et en même temps elles font preuve d'une grande vivacité avec la création de nouvelles organisations sociales et culturelles. Patronats, syndicats, groupes catholiques et laïques, partis politiques, tous représentent encore des points de repère importants, mais aux côtés d'associations nouvelles, souvent fondées sur des bases régionales ou provinciales. Cette tendance s'accentue notablement aussi avec la volonté de nombreuses régions qui tentent d'enrégimenter et d'utiliser

■ Famille d'émigrés italiens dans leur logement d'une cité ouvrière, Allemagne,1960. ► Famille italienne venue travailler aux Pays-Bas, sur le quai de la gare d'Amsterdam, 1961.

### **EN SAVOIR PLUS**

Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi, Emilio Franzina (dir.) Storia dell'emigrazione italiana

2 vols., Donzelli, Rome 2001-2002.

Paola Corti, Matteo Sanfilippo (dir.) *Migrazioni* (Annali della Storia d'Italia XXIV), Einaudi, Turin 2009.

Paola Corti, Matteo Sanfilippo *L'Italia e le migrazioni* Laterza, Rome-Bari, 2012. « leurs » communautés à l'étranger. Ainsi, des liens économiques importants se nouent entre les anciennes régions de départs et les communautés émigrées, et ce *patronage* politique deviendra non négligeable au troisième millénaire avec le vote des Italiens à l'étranger.

À partir des années 1990, les flux vers l'Europe occidentale et les États-Unis reprennent, tandis que les investissements dans les pays de l'Est et du Tiers-Monde sont favorables aux diasporas commerciales et/ou industrielles. Déjà durant la dernière décennie du millénaire, de nombreux jeunes quittent l'Italie, déclarant partir à des fins touristiques ou éducatives pour ensuite travailler au noir en Grande-Bretagne, en Irlande, au Canada et aux États-Unis. Parallèlement, on assiste à la multiplication des départs de chercheurs et de professeurs universitaires, de stylistes et de graphistes, de publicistes et de réalisateurs à la recherche de marchés plus riches, particulièrement aux États-Unis. La nouvelle mobilité concerne surtout les moins de quarante ans et elle est préparée par une très forte reprise de l'émigration interne. Cette dernière avait baissé jusqu'en 1991, mais elle se maintient toujours à un niveau élevé pendant les 25 années suivantes, saignant une fois de plus le Mezzogiorno au profit du Centre et surtout du Nord.

Avec le nouveau millénaire, c'est un système à deux niveaux qui voit le jour : on émigre du Sud, parfois très jeune, vers le Centre et le Nord, tandis que de ces deux régions, on se déplace vers d'autres pays européens. Dans les deux cas, les chiffres sont significatifs car l'émigration interne atteint de nouveaux sommets, tandis que dans les années 2010, l'émigration vers l'étranger dépasse les chiffres de l'immigration de l'étranger, retransformant l'Italie en un pays d'émigrants. Il s'agit aujourd'hui de migrants jeunes, comme cela avait été le cas dans l'après-guerre, cependant la part des diplômés, voire des post-doctorants, a augmenté. Ces moins de quarante ans

sur-qualifiés cherchent des postes de prestige et ils les trouvent souvent, mais à temps déterminé. Ils deviennent donc des précaires de luxe qui, à partir de leur doctorat, vivent dans un pays pendant trois ou quatre ans, puis s'installent dans un autre pays puis un autre encore. Pendant ce temps, l'émigration des jeunes de la classe moyenne inférieure reprend, parce que les Italiens ont recommencé à travailler dans les domaines de la construction et de la restauration dans toute l'Europe, en Amérique du Nord et en Australie. Ce second groupe vit d'une autre façon la même expérience de la précarité migratoire, alternant périodes à l'étranger et périodes en Italie. Cette émigration fluctuante ne s'insère donc pas, ou pas toujours, dans les communautés d'origines italiennes désormais structurées en Europe, dans les Amériques et en Australie. Étant donné sa mobilité continuelle, elle tend plutôt à rester en partie séparée, même si, dans les régions les plus éloignées d'Italie, elle se dirige lentement vers une intégration progressive. En même temps, la recherche constante de travail pousse les nouveaux migrants à évaluer les opportunités offertes selon les continents, en particulier l'Asie, ou selon les pays, comme les pays scandinaves, auparavant ignorés. Les destinations bien établies ne sont pas pour autant abandonnées, en premier lieu l'Allemagne et le Royaume Uni, ensuite la France et les États-Unis.

L'Hexagone maintient ainsi sa centralité dans un phénomène qui le concerne depuis au moins dix siècles. Dans les contributions suivantes, le cas français sera exploré avec une grande attention, en faisant place à toutes les découvertes et réflexions de la meilleure historiographie de France, ici sacrifiée pour suivre les développements au niveau mondial. Sans comprendre ces derniers, il serait difficile d'expliquer ce qui s'est passé en France durant les deux derniers siècles.



